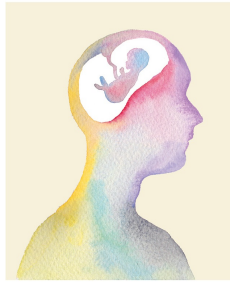


LE NON-ÉVÉNEMENT

CLAIRE LE MEN



Gallimard

DE LA MÊME AUTRICE

LE SYNDROME DE L'IMPOSTEUR, *roman graphique*, La Découverte, 2019.

NOUVELLES DU DERNIER ÉTAGE, *roman graphique*, Seuil, 2021.

MON MUSÉE IMAGINAIRE, *roman graphique*, La Découverte, 2023.

MONSTRES EN FLEURS, *livre jeunesse*, Helvetiq, 2024.

LE NON-ÉVÉNEMENT

CLAIRE LE MEN

LE
NON-ÉVÉNEMENT

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2024.
Couverture : Illustration © Claire Le Men.

I

Au deuil intériorisé, il n'y a guère de signes.

C'est l'accomplissement de l'intériorité absolue.

Toutes les sociétés *sages*, cependant, ont prescrit et codifié l'extériorisation du deuil.

Malaise de la nôtre en ce qu'elle dénie le deuil.

ROLAND BARTHES,
Journal de deuil

La première fois qu'elle entend ce silence, elle a vingt ans. Elle est étudiante en médecine, troisième année, pas si ignorante des choses du corps, donc. Elle ne sait pas encore ce qu'elle choisira comme spécialité, on lui dit souvent qu'on la verrait bien pédiatre. Pédiatre, parce qu'elle est si douce... Maternelle ? La réflexion l'agace un peu. C'est vrai pourtant qu'elle aime les enfants, elle sait s'en occuper, elle prend soin d'eux presque tous les soirs après la fac. Les parents trouvent ça rassurant que cette baby-sitter, Lucile, soit étudiante en médecine. Dans différentes familles, elle s'occupe des enfants, et dans l'une de ces familles, il n'y a qu'un seul enfant. Sa mère a eu du mal à l'avoir, Lucile le sait des autres mères qui lui disent tout, au parc, derrière l'école.

La semaine précédente, à la sortie des classes, la mère de cet enfant unique a dit à Lucile, parce qu'elle était trop heureuse, et parce que dire quelque chose à cette étudiante si gentille, c'est presque comme dire quelque chose à un docteur, elle lui a confié tout bas qu'elle était enceinte. Ce n'était que le début, mais elle était si contente qu'elle l'a partagé avec Lucile.

Et voilà que cette mère laisse déjà un message sur son téléphone, moins d'une semaine après, elle lui explique des choses sur le goût de l'enfant unique ou sur l'heure à laquelle il faudra aller le chercher ce jeudi et à la fin du message, elle lui dit qu'elle a fait une fausse couche la veille. Lucile n'entend pas très bien les derniers mots, mais bon elle a compris, et surtout elle a senti la douleur. Elle l'imagine bien cette douleur, même si elle ne la connaît pas, pourtant elle ne sait pas comment y réagir. Elle a beau étudier le corps, la vie, la mort toute la journée, apprenti médecin qu'elle est, elle ne sait pas ce qu'on fait face à ça, alors elle écrit à une amie, sa voisine d'amphi, meilleure élève qu'elle, peut-être qu'elle sait : « Qu'est-ce qu'on dit à quelqu'un qui a fait une fausse couche ? » Puis elle va aux toilettes, parce que c'est ce qu'elle allait faire quand elle a écouté le message. Elle est désolée pour la mère de l'enfant unique, elle pense à son visage si heureux il y a une semaine, sa voix si monocorde aujourd'hui, elle se lave les mains, tout ça est assez automatique et soudain elle se demande à qui elle a envoyé ce message. Elle n'était pas très présente, elle angoisse, elle ouvre son sac pour prendre son portable, pour dissiper ce doute affreux et merde, elle le savait, elle a envoyé le message à la mère de l'enfant unique. Quelle conne, c'est pas possible, qu'est-ce qu'on dit à quelqu'un qui a fait une fausse couche ? On ne dit pas « Qu'est-ce qu'on dit à quelqu'un qui a fait une fausse couche ? » à quelqu'un qui vient de faire une fausse couche. Là, elle ne sait vraiment plus quoi dire, elle est tétanisée dans les toilettes de la fac, mortifiée de sa gaffe, en plus elle l'aimait beaucoup cette mère-là, comment se rattraper maintenant ? Quelques minutes passent. Son portable vibre enfin, c'est la mère de l'enfant unique, une réponse brève : « Oui, moi. » Lucile ne comprend pas d'abord. Puis elle se dit que la mère a dû être si perplexe devant le message qu'elle a pensé que Lucile avait voulu écrire « Qu'est-ce que tu dis, y a quelqu'un qui a fait une fausse couche ? » et donc elle a répondu : « Oui, moi. » Un peu froidement quand même, car le texto de Lucile n'était pas très délicat. Elle est soulagée, elle respire de nouveau, ouf, une porte de sortie, alors elle répond vite, un message à toute vitesse, quelque chose de circonstance, désolée je n'avais pas bien entendu, je suis vraiment désolée d'apprendre cette nouvelle, un truc du genre. Quel soulagement, le malaise est passé, la mère répond merci et puis voilà, c'est fini. On peut oublier cet événement malheureux. La fois suivante, la mère n'en reparle pas, Lucile non plus, elles n'en reparlent plus jamais. Ce n'est pas comme s'il ne s'était rien passé, c'est sûr, Lucile perçoit une gêne au début évidemment, elle se sent bête, elle ne sait pas s'il faut revenir sur cet épisode. Alors elles parlent d'autres choses et la fausse couche reste derrière, dans son silence. Pas un silence de mort ni un silence de recueillement, non, un silence lointain recouvert du brouhaha de paroles qu'échangent Lucile et la mère de l'enfant unique pour ne pas l'entendre, ce silence terrible.

En fait, non, ce n'était pas cette fois-là, la première fois que Lucile a perçu ce silence ni la première fois qu'elle a fait l'expérience de ce malaise, de cette gêne. À bien y réfléchir, elle avait vaguement ressenti cette chose, quand elle était enfant.

Elle a longtemps supplié sa mère de lui donner un petit frère ou une petite sœur. Mais c'était toujours cette réponse : « Ah non, cinq enfants, ça suffit ! C'est fini... » Et Lucile trouvait cette réponse assez injuste, elle qui était la cinquième et qui était la seule à n'avoir pas eu droit à un petit frère à cajoler, une petite sœur à dorloter. Elle suppliait sa mère : « Je m'en occuperai, tu n'auras rien à faire ! », comme si un petit frère ou une petite sœur, c'était un lapin ou un chat et qu'on lui avait répondu : « Ah non, c'est encore moi qui vais devoir changer la litière, si on te laisse avoir un lapin ! Quand on a autorisé ta sœur à avoir un chat, elle

n'enlevait jamais les crottes, il faisait pipi partout, les animaux de compagnie, c'est fini ! » Ce petit frère ou cette petite sœur, c'était un cadeau qu'elle demandait, une poupée merveilleuse, et elle trouvait ça plutôt injuste que sa mère le lui refuse, alors que le présent était à sa portée. Elle pouvait faire un enfant, la preuve, elle en avait déjà eu cinq, alors que Lucile ne pouvait pas : les enfants n'ont pas d'enfants. Le raisonnement s'arrêtait là. Mais l'injustice ne s'arrêtait pas là, car Lucile n'était pas seulement la plus jeune de la fratrie, mais aussi la plus jeune de tous les cousins. La petite dernière, qui n'avait aucun bébé à soigner. Jusqu'à ce qu'un miracle arrive : un oncle vint un jour à Noël avec une nouvelle femme, une femme plus jeune et très belle, elle portait des collants et sentait le parfum, ses cheveux étaient doux, elle soulevait Lucile à ses genoux et Lucile l'aimait parce qu'elle la câlinait, qu'elle la trouvait belle, qu'elle sentait bon. Quelques jours avant ses six ans, cette tante offrit à Lucile le cadeau dont elle rêvait : elle lui donna une petite cousine. Une cousine et un cousin, en réalité, mais le cousin partit si vite qu'on n'en parla plus jamais. Plus tard, il arrivait que Lucile s'en souvienne, et elle ne savait pas si elle l'avait rêvé, elle n'était plus tout à fait sûre de ce qui s'était passé. Un jour, elle questionna sa sœur aînée à ce sujet qui lui répondit qu'il ne fallait pas en parler, surtout pas à leur cousine, qui n'avait jamais su qu'elle avait eu un jumeau. Parfois le souvenir de ce fantôme retraversait Lucile et c'était toujours comme quand elle était enfant, vaguement effacé comme un rêve. Enfin, Lucile avait surtout vu arriver avec joie cette tante et cette cousine qui était restée en vie. Elle pouvait s'occuper de la cousine comme de la petite sœur que sa mère lui avait toujours refusée. Elle avait le droit, avec la tante, de la prendre dans ses bras, de la baigner, de la nourrir – même de goûter une cuiller de la compote à la banane ! –, de souffler sur son petit nombril pour la faire rire, de la regarder, regarder ses grands yeux verts, toucher ses boucles de bébé, sentir son odeur de douceur... Vraiment, c'était le plus beau des cadeaux pour les six ans de Lucile. Et Lucile aimait autant cette tante que le bébé qu'elle voulait bien lui prêter. Enfin, la tante lui confia que ce bébé, qui avait grandi, allait avoir un petit frère ou une petite sœur. Lucile était ravie de cette nouvelle et de cette confiance, il lui semblait qu'elle lui avait dit comme un secret. Elle se sentait fière de ce privilège, peut-être que ce n'était pas le cas, peut-être que tout le monde le savait. Peut-être même que cet épisode se situe plutôt avant la naissance de la petite cousine. Tout cela est trop mélangé dans le chaos des souvenirs d'enfance qui imprime mieux les scènes que la chronologie. Enfin la scène, la voilà : un jour, la petite Lucile se souvient brusquement de cette histoire de grossesse, de ce futur cousin ou cette future cousine qui l'avait réjouie, est-ce que la tante ne lui avait pas dit qu'elle attendait un enfant ? C'était quand déjà ? Elle ne sait plus trop, mais elle demande brusquement à sa mère, dans le salon, près du billard Nicolas, ce qu'il en est de cette histoire. Le billard Nicolas arrive au niveau des yeux de Lucile, elle souffle sur la bille en liège avec les poires du billard, la bille retombe toujours du même côté parce que la table est bancal. Lucile lâche la poire et la question dans le même temps : quand est-ce que le nouvel enfant va arriver ? Les adultes sont sur des chaises autour du billard. Qui ? Sa mère, c'est sûr, une autre tante et, peut-être aussi, la tante concernée. On ne sait plus. Ce qui est certain, c'est la réaction de sa mère qui se raidit ; la sensation d'avoir dit quelque chose qu'il ne fallait pas dire. Sa mère qui, gênée, veut étouffer ce que Lucile a dit : elle lui répond quelque chose pour la faire taire, il y a ce mot « fausse couche », peut-être qu'on lui dit qu'il ne faut pas en parler. Lucile ressent sans le comprendre ce fameux malaise, ce silence qu'on essaye de couler sur le malaise pour le faire disparaître, elle ne sait pas vraiment ce que cela veut dire une « fausse couche », mais elle comprend qu'il n'y a plus de bébé à venir, plus de joie. Il n'y a plus que de la gêne et ce mot « couche » qui lui évoque quelque chose de sale et honteux, comme si la tante s'était fait pipi ou caca dessus, comme si c'était embarrassant et qu'il ne fallait surtout pas en parler. Voilà un sujet sur lequel il vaut mieux s'abstenir, retient probablement Lucile.

Tout ça, Lucile n'y pense pas aujourd'hui, quand elle lit le résultat sur le bâtonnet. Ce sont des souvenirs rarement consultés, qui n'ont même jamais été traités, ils sont menacés d'oubli. Ils sont gardés dans un repli de la mémoire où l'histoire s'est déjà presque effacée pour ne retenir qu'un vague sentiment, une éventuelle émotion à éprouver dans les situations semblables.

Quoi qu'il en soit, elle n'y pense pas, non, face à ces deux petits traits.

Tout a commencé avec ces deux traits. Deux petits traits dont l'un était presque incertain : effacé, timide, pas trop sûr de lui. Il avait lui-même l'air de ne pas trop y croire. Pourtant c'était bien vrai : un deuxième test et encore une fois ces deux traits par lesquels tout commence, qui disent qu'on y est, oui c'est bien ça, c'est positif.

On relit la notice qui n'est pourtant pas compliquée : un trait c'est niet, deux traits c'est déjà l'ébauche d'un dessin, il y a quelque chose, c'est sûr.

Comme il a existé à partir de ces deux traits, Lucile pense que ce sont ces deux traits qui ont esquissé son corps, c'est à partir d'eux qu'il a commencé à se former et depuis, il lui est impossible de jeter ce petit bâton imbibé d'urine. Elle a regroupé les deux tests dans une même boîte quand même, elle a consenti à jeter la deuxième boîte en carton vide, mais l'autre, celle qui contient les quatre traits (ça se divise, ça se multiplie vite à cet âge-là), impossible de la jeter. Au début, elle a pensé que ce serait pour quelques jours seulement, peut-être en attendant le résultat officiel du laboratoire. Une sorte de preuve, au cas où on lui dirait, non désolée, c'était une erreur. Une garantie : elle aurait pu dire « Mais si ! Voyez vous-même, j'ai ici quatre petits traits qui attestent que j'ai raison, presque un début de pétition de soutien à ma cause ».

La confirmation ne lui a pas fait jeter la boîte : elle l'a simplement déplacée du salon à son bureau, où elle est encore et maintenant il est trop tard pour s'en débarrasser, ce serait comme le mettre à la poubelle et elle

se dit qu'elle ne pourrait que s'en vouloir si elle faisait une fausse couche après. Pensée magique.

C'est un peu excessif, mais il paraît qu'il ne faut prendre aucun risque.

« Vous attendez un enfant », lui explique le formulaire CERFA numéro 50040#05. Ça devient vraiment sérieux, même l'État y croit...

Il y a comme une fierté à savoir que pour eux aussi c'est important. L'événement le plus banal de l'histoire de la vie, le plus extraordinaire de l'histoire de sa vie, compte aussi un peu pour les organismes compétents, ils souhaitent être tenus informés de cette affaire.

C'est loin pourtant et il faut soupeser des bouteilles d'eau pour s'imaginer avec trois kilos cinq dans les bras.

Ce papier non plus, elle n'a pas pu le jeter. Elle l'a rangé à côté de la boîte, car ce n'est quand même pas rien, un document qui vous dit « Vous attendez un enfant ». Une simple feuille. Si elle savait bien faire des origamis, elle en aurait fait une cigogne, mais elle ne sait faire que les grues. Il est bizarre ce papier, d'apparence si commune, il ressemble à un document qu'on laisse traîner longtemps sur le bureau, avec ses airs de facture ou de feuille de soin qu'on rechigne à remplir. On dirait qu'elle a gagné le ticket d'or, comme dans *Charlie et la Chocolaterie*, il n'y en avait que cinq dans ce programme audacieux proposé par le gouvernement : cinq personnes tirées au sort recevront une bonne nouvelle. Il y avait « Vous avez gagné un million », « Vous allez tomber amoureux », « Vous êtes guéri de votre cancer », « Vous êtes dispensé d'administratif » et le dernier, celui qu'elle a eu, « Vous attendez un enfant ».

TABLE DES MATIÈRES

Couverture
De la même autrice
Titre
Copyright
I
Présentation
Achevé de numériser

LE NON-ÉVÉNEMENT

CLAIRE LE MEN

« Votre sage-femme vous l'a bien dit, il n'y a pas de mots, oui car les mots, c'est pas nous, les mots, c'est dans les livres, alors achetez-vous un bouquin ! Quoi, vous n'en avez pas trouvé qui décrivent ça, en littérature, vous vous foutez de moi, avec toutes ces fausses couches, il n'y en a pas une qui s'est fendue d'un roman sur le sujet ? Vous avez bien regardé ? Du côté de, je sais pas, celles qui parlent des femmes... »

Avec une sensibilité à vif et un humour à toute épreuve, Claire Le Men évoque son intime expérience dans un texte singulier qui relève à la fois du récit et de l'essai. L'ancienne interne en psychiatrie explore ce « non-événement » si courant et si caché que constitue la fausse couche à travers le personnage de Lucile, jeune trentenaire confrontée à un deuil impensable, puis en son nom propre. Réflexion sur la médecine et la littérature, sur le pouvoir des mots et les méfaits du silence, *Le non-événement* (qui salue Annie Ernaux) s'inscrit dans le sillage des textes féministes qui font bouger les lignes en brisant les tabous.

Claire Le Men, née en 1990, vit en Bretagne. Elle a d'abord étudié la médecine et s'est spécialisée en psychiatrie, ce qui lui a inspiré ses deux premiers romans graphiques, Le syndrome de l'imposteur (La Découverte, 2019) et Nouvelles du dernier étage (Seuil, 2021), suivis de Mon musée imaginaire (La Découverte, 2023). Elle se consacre désormais à l'illustration et à l'écriture.

Cette édition électronique
du livre *Le non-événement* de Claire Le Men
a été réalisée le 9 avril 2024 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073028204 - Numéro d'édition : 599713).
Code produit : U58089 - ISBN : 9782073028228.
Numéro d'édition : 599740.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office